

L'abbé Jean-Baptiste Morvan de Bellegarde

«DES REGLES DE LA TRADUCTION»

extrait de

Reflexions sur l'elegance et la politesse du stile

[c1695]. Nouvelle édition. Amsterdam, Henri Schelte,

(1706, p. 443-455)

Les Anciens qui ont traité à fonds les autres parties de l'éloquence n'ont rien dit de la Traduction, qui est une expression claire & fidelle des pensées d'un Auteur dans une autre Langue, que celle dont il s'est servi. Il est assez difficile d'expliquer en quoi consiste cette clarté & cette fidélité, qui font les deux parties essentielles d'une véritable traduction.

La clarté consiste principalement dans la pureté du stile, dans la netteté de l'expression & dans le choix des mots propres & significatifs. Comme le tour de la phrase est différent en chaque Langue, ce qui a de la suite & de l'arrangement dans l'une, n'est qu'un désordre, & une confusion dans l'autre. La Langue Française a quelque chose de particulier qui la distingue, & même qui la met au-dessus de la Langue Grecque, & de la Latine, si l'on considère le François précisément par la justesse, & par un certain arrangement nécessaire des termes selon leur régime. Une même phrase Latine se peut quelquefois tourner & arranger en cinq ou six manières différentes; qui ne pourra être traduite en François, que par un certain tour particulier & unique, tout différent du tour Latin: desorte que ceux qui voudroient en traduisant, suivre trop scrupuleusement, comme pas-à-pas le Latin feroient un jargon composé de deux idiomes, peu intelligible à ceux qui seroient accoûtumés à la pureté de l'un & de l'autre.

Une Traduction parfaite est celle qui s'attachant aux mots, & suivant le génie de l'Auteur que l'on traduit, exprime nettement ses pensées en termes choisis & élégants. Traduire est changer le langage, d'un Auteur en un autre langage pour l'intelligence de ceux qui ne savent pas la Langue dans laquelle cet Auteur a écrit.

Il faut que celui qui traduit quelque Auteur l'entende parfaitement; qu'il entre dans son esprit & dans son caractère, & qu'il conserve le sens de ses paroles. Il faut même autant qu'il est possible en conserver le stile; chaque Auteur a le sien; c'est ce qui nous fait connoître le génie & le caractère d'un homme. La plûpart des Traducteurs prêtent leur stile à l'Auteur qu'ils traduisent: s'ils ont l'esprit poli, doux, élégant, ils traduisent dans un stile coulant, periodique, avec des cadences compassées; quoi-que l'Auteur soit peut-être concis, dur &

serré. Au contraire un esprit hardi, subtil, emporté, ôtera à *Cicéron*, en le traduisant, le nombre & la mesure qu'il affectoit & qu'il recherchoit avec tant d'étude. Si on néglige d'imiter le stile de l'Auteur, ceux qui liront la traduction ne pourront entrer dans son esprit, ni en porter un jugement sain: & ce n'est pas proprement traduire, que de le faire la sorte; c'est écrire sur des mémoires dont on conserve seulement l'ordre & la suite.

Toutes les Langues sont composées de mots, de phrases & de liaisons; il faut prendre garde à ces trois choses en traduisant; si l'on peut rendre en bon François un mot par un autre, c'est la meilleure méthode pour faire une bonne traduction; il n'est pas nécessaire de bouleverser toute la phrase de l'Auteur; comme si le mot françois qui répond au mot grec ou latin n'étoit pas du même prix, & comme s'il falloit chercher de longs détours, pour dire en plusieurs paroles ce qui se peut exprimer d'un seul mot. C'est un grand défaut de ne pas traduire mot à mot quand on le peut, sans faire de contre sens & de mauvaises constructions; si l'on cherche tant de périphrases & de circonlocutions, la traduction sera infiniment plus longue que le Texte.

Vaugelas dans sa traduction de *Quinte-Curce* a quelque fois changé les mots, les phrases, & même les pensées trop souvent répétées de l'Auteur; il a un peu manqué, en le déguisant de sorte que, à la fidélité qu'il lui devoit, pour faire sa traduction plus belle & plus à nôtre goût: quoi-qu'on puisse quelquefois se donner la liberté de corriger les défauts de l'Auteur que l'on traduit; il faut le faire avec tant de précaution, si rarement, & dans des occasions si précises, qu'il vaut mieux s'en abstenir que de se mettre au hazard de le faire mal- à-propos.

La différence des Langues ne permet pas toujours de garder les mêmes métaphores & les mêmes allégories; il les faut retenir quand nôtre Langue en fournit de semblables, où en chercher d'équivalentes, quand elles en manque. Autant qu'on le peut, il faut expliquer un mot métaphorique ou allegorique, par un terme de même nature, quand les métaphores sont fort apparentes: car il y a quantité de mots qui sont véritablement métaphoriques, mais que le long usage a rendu simples, comme s'ils avoient une signification primitive.

Pour ce qui regarde les phrases, il ne faut point faire difficulté de les couper; l'on peut quand il est nécessaire d'une seule phrase, en composer deux ou trois. *Vaugelas* s'est souvent servi de ce privilège, quand il ne pouvoit autrement donner un beau tour à une période. Le tour de la phrase est particulier à chaque Langue; c'est ce qui en fait, la différence & le génie. De sorte qu'il n'est d'aucune conséquence de mettre au commencement ce qui est à la fin, & à la fin ce qui est au commencement. Si ce n'est qu'en exprimant tout simplement, qu'on ne donne une parfaite idée du sens de l'Auteur; car cette méthode est toujours la plus naturelle

& la plus régulière. Quand on ne peut garder cette simplicité, & qu'on est obligé de tourner la phrase; l'on peut démembrer une période, pour donner à sa traduction plus d'éclat, plus d'élégance, & plus d'énergie.

Les liaisons des périodes se doivent garder quand elles sont essentielles, & qu'elles ne servent pas seulement d'ornement. Pour les figures qui servent à l'embellissement du discours, il faut les conserver religieusement quand elles peuvent être imitées en nôtre Langue.

Les noms de Villes, de Provinces, de monnoye doivent être accommodés au langage moderne; quoi-qu'ils ne signifient pas précisément la même chose. *Gallia* par exemple ne répond pas à ce qu'on appelle France aujourd'hui. La *Toscane* contient bien moins de Païs que l'*Hetruria* des Romains, *Sarmatia Europaea* était bien & grande que n'est la *Pologne*. Il faut reduire les monnoyes anciennes en celle de nôtre païs. Que sert à ceux qui n'entendent pas le Latin de lire qu'*Alexandre* donna tant de talens à *Aristote*; ou qu'on dépensa tant de sesterces à des jeux & à des solemnitez publiques? ces talens & ces sesterces ne leur donnent aucune idée de la magnificence des Grecs & des Romains.

Pour ce qui regarde les instrumens, les machines, les habillemens, les logemens des Anciens, il faut se servir de termes nouveaux, quand nôtre Langue nous en fournit qui ayent quelque proportion & quelque analogie avec les mots dont s'est servi l'Auteur que l'on traduit; quoi-que ce ne soit pas tout à fait la même chose. Si nous n'avons rien qui approche du mot de l'Auteur, comme pour la plûpart des machines, & des instruments de guerre dont les anciens se servoient; il faut retenir le mot latin, & lui donner une terminaison françoise, si elle ne choque point l'oreille.

Les termes de charges, de dignitez, d'emplois, doivent de même être accommodés au langage moderne; si ces dignitez, ou ces charges ont quelque rapport avec les nôtres. *Centurion* par exemple est presque la même chose que *Capitaine d'une Compagnie* en France, il faut donc le traduire ainsi, pour ôter toute obscurité & pour lever l'incertitude de ceux qui lisent.

Quand l'Auteur que l'on traduit est obscur, il faut tâcher de le rendre intelligible; quoi-que ce fût peut-être une plus grande fidélité de le faire voir tel qu'il est. Souvent l'obscurité que nous trouvons dans les Auteurs n'est que dans nôtre esprit, & ne vient que de nôtre ignorance: on ne sait jamais une Langue morte, comme on sait sa Langue naturelle, que l'on a succée avec le lait.

C'est une illusion de s'imaginer que le texte a toûjours plus de force que la traduction; il n'y a que ceux qui n'entendent pas bien les deux Langues, ou qui savent plus de Grec & de

Latin que de François, qui croyent que sous chaque parole il y a un mystère qui ne peut être revelé qu'aux connoisseurs. Ils se trompent quand ils croyent que la foiblesse & la stérilité de nôtre Langue n'est pas capable d'exprimer la force & l'abondance du langage d'*Athenes* ou de *Rome*. Si l'on prenoit la peine de traduire en Grec & en Latin quelques sermons du P. *Bourdaloue*, quelques beaux endroits des Livres du P. *Bouhours*, des Tragédies de M. *Racine*, des Satyres de M. *Boileau*, de tant d'éloquentes Pieces que font tous Messieurs de l'Académie françoise; l'on trouveroit que nos expressions sont aussi fortes & aussi belles que celles des *Grecs* & des *Romains*. Je crois même que nôtre Langue a quelque avantage sur celle d'*Auguste*: car elle s'est approprié de la plûpart des mots & des phrases de celle-là; & elle en a beaucoup qui lui sont particulieres, de sorte qu'elle est riche des dépouilles de la Latine & de son propre fonds.

Il faut que les termes qu'on employe en traduisant ne sentent ni l'antiquité ni la nouveauté; les mots hardis & nouveaux sont plus suportables que les mots vieux & usez: car la Langue est encore vivante, & elle peut s'enrichir par de nouvelles façons de parler. Il est cependant de la discretion d'en user sobrement.

L'Elegance & la Politesse est la dernière perfection du discours; les termes dont on se sert doivent être choisis, sans être affectez; que leur beauté soit simple & naturelle, qu'elle ne sente point le fard, ni artifice; si les expressions brillent que ce soit d'une douce lumière, qui éclaire agréablement l'esprit, sans l'éblouir.

Il est inutile d'avertir qu'un Traducteur doit entendre à fonds, & non pas superficiellement la Langue de l'Auteur qu'il veut traduire. Je ne puisse comprendre la hardiesse ou la temerité de certaines gens qui ont traduit les Oeuvres de S. *Jean Chrysostome*, sans avoir jamais appris le Grec; ils avouent eux-mêmes qu'ils se sont contentez de traduire le Latin en François; il ne faut s'étonner qu'ils y ayent fait les bevûes qu'on leur reproche.

L'exactitude demanderoit qu'on fit l'analyse & la construction grammaticale de la periode qu'on veut traduire; ensorte qu'il n'y ait pas un mot ni même la moindre particule dont on ne connoisse le regime, la signification & la force. Ceux qui negligent de traduire avec ces précautions, font une infinité de fautes, & s'exposent à prendre en mille endroits des sens contraires au sens de l'Auteur.

Il faut encore considérer avec attention si la periode que l'on traduit peut recevoir plusieurs sens, pour en connoître le véritable, en comparant ce qui a précédé avec ce qui suit; ou par la connoissance que l'on a du génie de son Auteur. Le moyen le plus sûr est de considérer tous les termes les uns après les autres, & raisonner sur la construction. Ce que je dis ce ne sont point des minucies, qui ne conviennent qu'à des Ecoliers; les plus habiles

Traducteurs sont souvent fort embarrassés à démêler ce véritable sens d'un passage grec ou latin, en traduisant les Peres de l'Eglise, ou les Auteurs profanes.

Lorsque le véritable sens de l'Auteur nous est caché, soit par la manière obscure & embrouillée dont il s'explique, ou parce que nous n'avons pas une connoissance parfaite de sa Langue : Alors il faut faire un examen encore plus rigoureux de tous les mots de la phrase, lire ce qu'il a dit avant & après le passage qui nous fait de l'embarras sans se rebuter d'une fatigue assez dégoûtante.

Quand on a enfin attrapé le véritable sens de l'Auteur, il faut bien exprimer sa pensée, sans y rien ajouter, ou sans en retrancher quelque chose: il faut tâcher de l'exprimer naturellement & sans aucune contrainte; en telle sorte qu'il ne paraisse pas que l'on ait fait une traduction, & qu'il semble que l'Auteur même ait composé son Livre dans la Langue où il est traduit.

Une traduction exacte & fidelle est en quelque manière semblable à la peinture, qui doit approcher du naturel, autant qu'il est possible; & où il y a d'autant plus d'art qu'il en paroît moins. C'est en quoi consiste la difficulté de la traduction, parce que le génie d'une Langue est différent de l'autre; ce qui est beau & merveilleux dans une Langue par un certain tour qui lui est particulier, paroîtra foible, bas & insipide, étant traduit; parce que les termes de la traduction n'ont pas les mêmes agrémens que les termes de l'original.

Il faut observer en traduisant le même genre d'écrit dont l'Auteur s'est servi: s'il est d'un stile sublime, il faut que la traduction soit noble & relevée. Si l'Auteur a écrit en stile médiocre, bas ou burlesque; il faut que le Traducteur choisisse des termes convenables au caractère de son Auteur, en le faisant parler dans la langue qu'on lui prête, comme il parle lui-même dans sa Langue naturelle.

Le public ne sauroit être trop reconnoissant des peines que se donnent ceux qui traduisent ces beaux Ouvrages des Anciens. C'est une entreprise ingrate & où l'on a besoin d'un courage qui ne se rebute pas pour les difficultés que l'on rencontre à tous momens. Il est aisé, dit M. *Despreaux*, dans cette belle Préface qu'il a mise à la tête de sa Traduction de Longin, il est aisé à un Traducteur Latin de se tirer d'affaires aux endroits même qu'il n'entend pas. Il n'a qu'à traduire le Grec mot pour mot, & à débiter des paroles qu'on peut au moins soupçonner d'être intelligibles. En effet le Lecteur qui bien souvent n'y conçoit rien s'en prend plutôt à soi-même qu'à l'ignorance du Traducteur. Il n'en est pas ainsi des traductions en Langues vulgaires. Tout ce que le Lecteur n'entend point s'appelle un galimathias, dont le Traducteur tout seul est responsable. On lui impute jusqu'aux fautes de son Auteur, & il faut en bien des endroits qu'il les rectifie, sans néanmoins qu'il ose s'en écarter.